LETTRES

DE

PAUL BAUDRY

PUBLIÉES

PAR

ÉMILE GRIMAUD



NANTES
IMPRIMERIE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD
PLACE DU COMMERCE, 4

—

1886

A Monsieur Alex. de Broca.
Sympathique hommage.
Emile Grimaud
Nantes, 12 juin 1896.

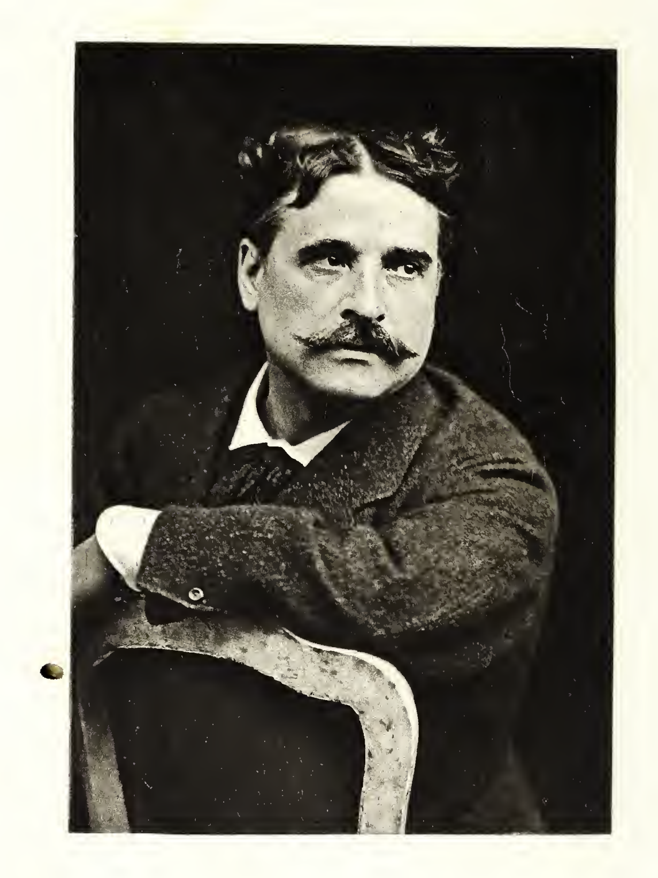
LETTRES DE PAUL BAUDRY

TIRÉ A 300 EXEMPLAIRES :

250 papier mécanique,
50 papier vergé.

Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée.*





PAUL BAUDRY

Héliogravure Lemercier d'après une photographie de M. Lecadre

Imp. A. Clément_Paris

LETTRES

DE

PAUL BAUDRY

PUBLIÉES

PAR

ÉMILE GRIMAUD



NANTES
IMPRIMERIE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD
PLACE DU COMMERCE, 4.

—

1886

LETTRES DE PAUL BAUDRY

Je possédais, depuis plusieurs années, une petite collection de lettres que Paul Baudry avait adressées, dans les premiers temps de son séjour en Italie, à l'un de ses camarades d'atelier, mon ami M. Gustave Marquerie, qui avait eu l'obligeance de me les copier. Je les trouvais fort intéressantes, fort remarquables même, et je les conservais précieusement, avec quelques autres de la même main qui m'étaient personnelles.

Quand la mort vint nous enlever si prématurément notre illustre compatriote, le désir me prit de mettre cette correspondance sous les yeux de nos lecteurs, estimant que la meilleure manière d'honorer sa mémoire consistait à laisser Paul Baudry *se peindre lui-même* avec sa plume, et montrer qu'il était non seulement une grande intelligence, mais encore un grand cœur.

Avant de réaliser mon idée, j'eus l'heureuse inspiration de m'en ouvrir à un vieil ami de collège, M. Gaston Gauja, conseiller à la Cour d'appel d'Agen. Je ne doutais pas qu'il ne mît à ma disposition les lettres qu'avait reçues son père, notre excellent ancien préfet de la Vendée et de la Loire-Inférieure, qui avait puissamment aidé Paul Baudry à entrer dans la carrière artistique. Gaston Gauja s'empressa, en effet, de me fournir le moyen de me procurer le petit trésor épistolaire que gardait sa famille, et il répondit avec une parfaite bonne grâce aux diverses questions que je lui avais posées, relativement à notre glorieux peintre. Je ne saurais mieux faire que de lui laisser la parole ; mais, auparavant, je voudrais dire quelques mots de mes propres relations avec Paul Baudry.

Quand j'entrai, en 1845, au lycée royal de Bourbon-Vendée, il n'était bruit, parmi les élèves de toutes les tailles et de toutes les cours, que du jeune prodige découvert par notre digne maître de dessin, M. Sartoris,

Il me souvient que, pendant une récréation, l'un de nous, — heureux mortel ! — nous montra une mine de plomb, de dimension réduite, qu'il s'était procurée je ne sais comment, et qui représentait un cheval. C'était à nos yeux, un véritable chef-d'œuvre.

Un de mes camarades, qui m'avait précédé de quelques années au collège, M. Joseph Martineau, se rappelle avoir vu Paul Baudry, à peine âgé de quatorze à quinze ans, suppléer parfois, à la classe de dessin, M. Sartoris, empêché par une absence ou par une maladie.

Nous ne jurions donc tous que par Paul Baudry et tous nous le croyions appelé aux plus hautes destinées. Aussi, je fus comme le porte-parole de mes condisciples, lorsqu'en 1857, j'adressai à notre pensionnaire de Rome des stances que, vu l'à-propos, l'on me pardonnera sans doute de faire revivre ici ; car elles dorment, depuis cette époque, dans le tome IV du *Bulletin de la Société d'émulation de la Vendée :*

LE PREMIER RAYON DE GLOIRE

A M. Paul Baudry[1].

Oui, la gloire t'attend.
Lamartine.

Au Louvre, l'autre jour, la foule était immense :
On y récompensait et peintres et sculpteurs :
Les noms retentissaient au milieu du silence,
Puis étaient salués de bruits approbateurs.

L'émotion surtout fut grande en l'assemblée,
Lorsqu'au second appel on proclama le tien ;
Elle se souleva comme une mer troublée :
La foule voulait voir ton âge et ton maintien.

Tu passais, le cœur plein d'un orgueil légitime,
Qui venait d'allumer deux éclairs dans tes yeux,
Et tu ne savais pas, en cet instant sublime,
Si tu marchais sur terre ou marchais dans les cieux !

Tu sentais frissonner ta longue chevelure,
Tu tremblais de bonheur au doux chant des bravos,

1. M. Paul Baudry, l'auteur du *Supplice d'une Vestale* et d'autres toiles qui promettent un maître, venait de remporter une première médaille, le 15 août 1857.

Un rayon de génie embrasait ta figure :
Ce moment te payait tes quinze ans de travaux !

Et chacun s'écriait, applaudissant encore :
— « La gloire a-t-elle lui sur un plus jeune front ?
« Quel brillant avenir présage cette aurore !
« Sans doute sous ces mains des chefs-d'œuvre écloront ! »

Ainsi te saluait l'élite de la France ;
Car c'est pour la patrie un jour bien fortuné,
Le jour où l'on acclame une belle espérance,
Le jour où l'on peut dire : — Un grand artiste est né !

Mais ce bruit triomphant qui s'élève et qui passe,
Pour venir jusqu'à nous, tes frères, tes amis,
Ces applaudissements ont traversé l'espace,
Par les échos du Louvre à la brise transmis.

Ah ! de quelle allégresse elle fut inondée,
Cette terre, ô Baudry, qui t'aime, tu le sais ;
Pas un cœur généreux, dans toute la Vendée,
Qui n'ait bondi de joie à ce premier succès !

— O terre de Géants, quel éclat t'environne !
Le monde entier connaît tes vaillants étendards ;
Mais il manque un fleuron à ta fière couronne :
Celui qu'y poserait la Muse des beaux-arts.

L'horrible guerre, hélas ! t'aurait-elle épuisée ?
Rien ne trouble à présent ta bienfaisante paix ;
Le ciel sur tes moissons fait pleuvoir sa rosée,
Et bénit tes vallons, tes prés, tes bois épais.

Une épouse inféconde, en maudissant ses charmes,
Frappe, frappe ce sein qui lui refuse un fils,
Prie au pied des autels, pleure toutes ses larmes,
Et parfois Dieu l'entend. — Voilà ce que tu fis.

Eh bien ! réjouis-toi, mère à jamais illustre,
Tourne vers ce jeune homme un regard attendri :
C'est lui qui des beaux-arts te donnera le lustre,
En rendant immortel le nom de PAUL BAUDRY !

Le jeune peintre vendéen, je dois le dire, fut très sensible à cet hommage — il n'était pas encore blasé sur la louange — et c'est à partir de

ce moment que s'établirent entre nous des relations, que la mort seule a brisées.

Je me souviendrai toujours qu'ayant rencontré Paul Baudry, un matin, sur la place Royale, au bureau de la voiture qui faisait le service de Nantes aux Sables-d'Olonne, — le chemin de fer de la Vendée était encore dans les limbes : — « D'où venez-vous? lui dis-je. — De Paris et je vais dans ma famille. — A quelle œuvre travaillez-vous actuellement? — A un grand tableau, *la Mort de Marat*, qui m'a donné beaucoup de mal, parce que je cherchais en vain, depuis longtemps, la figure de Charlotte Corday ; mais, grâce à Dieu, cette nuit même, en chemin de fer, elle m'est apparue... *et elle est très belle !* »

Chacun sait qu'en cela le jeune maître n'exprimait que l'exacte vérité : son héroïne est admirable. Qui donc, l'ayant vue une fois, pourrait jamais l'oublier ?

Après le siège de Paris, Paul Baudry s'était réfugié, en même temps que son ami Gustave Marquerie, dans notre ville de Nantes, où ils occupaient leurs loisirs forcés à peindre des portraits. Je les avais réunis, un jour, à dîner, avec quelques autres personnes. Le repas fut loin d'être gai, et j'ai toujours devant les yeux la physionomie navrée du pauvre Baudry : c'était véritablement l'image du Désespoir. Il souffrait comme Français : la Commune sévissait alors dans toute son horreur ; il souffrait comme artiste : n'avait-il pas tout lieu de craindre que son travail gigantesque de l'Opéra ne fût devenu ou ne devînt bientôt la proie des flammes !... L'architecte Charles Garnier avait bien caché ses peintures dans un coin soigneusement muré de ce monument, mais, si tous deux avaient craint, vers la fin du siège, les déprédations de l'étranger, aucun n'avait prévu l'incendie allumé par des mains françaises. — Heureusement pour nous, pour la postérité, pour notre malheureux ami, qui en aurait perdu la raison, les pétroleurs ont oublié de le *flamber*.

Je n'ai pas cessé de regretter, je l'avoue, qu'au lieu de s'inspirer du paganisme et de la mythologie, ce merveilleux pinceau ne se soit pas consacré tout entier à nos gloires vendéennes. La main à qui l'on doit les plafonds du foyer de l'Opéra, était sans contredit assez puissante pour traduire dignement l'héroïsme des Géants du Bocage.

Pourquoi, du moins, avant de se reposer dans la tombe, n'a-t-elle pas eu le temps de retracer, sur les murs du Panthéon, l'incomparable épopée

de Jeanne d'Arc!... Pour l'Art et pour la France, c'est là une de ces pertes qui ne se réparent point.

Et maintenant, voici les pages, si naturelles, si alertes, de Gaston Gauja. Je n'y change pas un seul mot. « Je t'envoie tout cela sans ordre, m'écrivait-il; lime, retranche, arrange... » J'en serais bien fâché, et le lecteur aussi, j'en suis certain d'avance.

EMILE GRIMAUD.

« Agen, villa Sainte-Foy, 7 février 1886.

« Mon cher ami,

« Aussitôt ta lettre reçue, j'ai fouillé mes vieux papiers; j'y ai trouvé une charmante lettre de notre illustre ami, dont je t'envoie une copie : fais en ce que tu voudras.

« Paul Baudry avait cinq ans de plus que moi; j'étais encore en rhétorique, quand il eut son grand prix de Rome; c'est-à-dire un enfant en face d'un homme déjà. Aussi notre liaison ne date-t-elle que de sa rentrée en France. — Il me savait à Aix, attaché au parquet du procureur général, et le jour de son débarquement à Marseille, sans m'avoir averti, il vint m'y surprendre, me disant qu'il avait voulu que sa première visite fût pour un Gauja. Je fus si touché, que je le gardai quelques jours, pendant lesquels nous nous liâmes d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. En me quittant, — c'était vers la fin juin 1856, — il toucha barre à Paris et partit pour la Vendée en passant par Nantes à l'aller (29 juin) et au retour (6 juillet). Il m'écrivit de Paris, le 24 juillet, la lettre que je t'envoie[1]. Depuis, je n'ai jamais reçu de lui que de petits mots très courts, dans les grandes occasions. Nous étions tous deux aussi paresseux l'un que l'autre pour la correspondance. Nous nous rattrapions, lorsque j'allais à Paris, où, jusqu'en 1870, je passais quelque temps, chaque année.

« A présent je réponds à tes questions.

« *Part de mon père à la réussite de la souscription qui envoya Paul Baudry à Paris.* — Tu as connu mon père; il ne parlait pas volontiers de ce qu'il faisait pour autrui, et, d'ailleurs, il s'estimait honoré d'avoir

1. Elle sera donnée à sa date.

su deviner Baudry, qu'il aimait comme un fils et qui le lui rendait. Je crois me rappeler que la souscription eut pour cause un premier refus du Conseil général, fatigué d'entretenir à Paris X***, qui n'y réussissait pas à grand'chose. Les procès-verbaux de 1845 à 1846 éclaireraient la question. Parmi les souscripteurs, je me rappelle mon père, M. Renard, directeur des Contributions directes. On envoya Baudry chez Drolling, parce que mon père l'avait connu jadis. Edmond About a dit un mot de cela, je crois, dans sa préface des peintures de l'Opéra ; il devait tenir ses renseignements de Paul.

« *Histoire de la Fortune et l'Enfant.* — La vieille amie de mon père, la baronne Champy, à laquelle celui-ci avait présenté Baudry, lui avait dit, à son départ pour Rome : « Envoyez-moi une peinture de 4 ou 500 francs ; ce que vous voudrez, et quand vous voudrez. » Baudry fit aussi grandement les choses que Mme Champy les avait faites délicatement. Il envoya une copie (surface peinte de 58 centimètres de large sur 79 centimètres de hauteur) de *la Fortune et le jeune Enfant,* aujourd'hui au Luxembourg. Les deux sont datés : 1853 ; c'est la même femme, le même enfant, le même paysage ; il faut une comparaison minutieuse pour y découvrir quelques légères dissemblances de détails : ainsi, celui de Mme Champy a une chaîne pendant sur la margelle du puits ; celui du Luxembourg n'en a pas.

« Mme Champy, comme bien des gens riches, pour lesquels l'argent n'est rien, n'adressa pas tout de suite le prix à Baudry, qui en toucha un jour un mot bien discret, dans une lettre à mon père, lequel, discrètement aussi, glissa un billet de 500 francs dans sa réponse et le lui transmit à Rome, se réservant d'en parler à son amie ; ce qu'il ne fit jamais. Plus tard, le commis greffier du tribunal de la Seine chargé de régler la succession bénéficiaire de la baronne, sans consulter bien certainement les héritiers, qui étaient de galantes gens, refusa de payer cette dette, non justifiée par des écritures. Mon père, qui avait racheté le tableau à la vente de la galerie Champy, pour un prix à peu près égal, qu'il avait payé comptant, ne voulut pas insister et ouvrir un débat qui aurait pu être désagréable pour tous. Il me donna le tableau, que j'ai vendu 18,000 francs, en mars 1882, à la maison Goupil, qui le comprit aussitôt, je ne sais pour quelle valeur, dans un échange avec un amateur, — M. Stewart, je crois, — qui, quelque temps avant

avait acheté 30,000 francs la *Perle et la Vague*, à M. Raimbaud, liquidateur de la liste civile impériale.

« About a oublié de mentionner cette copie de *la Fortune*, dans le catalogue que tu as publié jadis et que tu m'as envoyé.

« Ma sœur aînée (Mme Deshorties de Beaulieu) a toute la correspondance de Baudry avec mon père. Je me rappelle une très jolie lettre écrite de Venise, lorsqu'il fut reçu de l'Institut. C'est elle aussi qui a son premier album de dessins au crayon, à l'époque où il était encore élève de Sartoris à Bourbon-Vendée, et le portrait de mon père au fusain, que Baudry jeta sur le papier, de 1872 à 1876, je ne puis préciser la date, pour servir de guide à un peintre, dont je ne sais pas le nom, auquel la Commission de l'hospice de la Roche-sur-Yon avait commandé un portrait de mon père, pour la galerie des bienfaiteurs. Ce dernier portrait a-t-il jamais été fait? Je l'ignore.

« Veux-tu maintenant une anecdote bouffonne?... En 1878, je circulais à l'Exposition universelle ; je rencontre un Vendéen, Joseph Martineau, je crois. — « As-tu vu Baudry? me demande-t-il. — J'ai déjeuné avec lui, ce matin. — Que fait-il? — Il fabrique un billet de banque. » — En même temps, je remarque un air étonné et discrètement réjoui sur une face voisine. — Je quitte mon interlocuteur, et au bout de quelque temps, j'ai la conviction que la face voisine me file. — « Mon ami, lui dis-je, vous faites votre métier; mais vous perdez votre temps. La fabrication de billet de banque, qui vous a donné l'éveil, a été commandée par la Banque de France à un grand peintre de mes amis, et moi, je suis, pour vous, presque un collègue : je suis magistrat. » Mon policier n'était certes pas un imbécile ; car il eut le flair de reconnaître tout de suite ma parfaite innocence, et me remercia d'avoir arrêté sa course, qui allait lui faire manquer sa journée.

« A propos de l'Exposition, je trouve incidemment, dans une lettre de Baudry, du 15 février 1881, que son magnifique diplôme « lui a valu un déficit majestueux de 400 francs, pour le cadre et les menus frais dont l'État l'a indemnisé imparfaitement. »

Et quant au billet de banque, un dernier trait : c'est une de ses œuvres dont Baudry était le plus fier ; il en offrit une des premières épreuves à une Altesse Royale, en lui disant ce mot, où je retrouve l'expression de cette alliance toujours exactement équilibrée de l'orgueil le

plus légitime avec la simplicité la plus modeste qui constituait une de ses distinctions et l'un de ses charmes les plus grands : « Monseigneur, je suis bien l'image de mon temps : aujourd'hui, c'est le fils du sabotier qui signe la monnaie de France. »

« Tout à toi et à nos amis,

« Gaston Gauja. »

I. — A M. Gauja.

Paris, le 31 octobre 1845.

Monsieur le Préfet,

Je viens vous remercier de l'appui que vous avez bien voulu me prêter auprès du Conseil général. Depuis que j'ai su par M. Drolling que le Conseil général m'avait ouvert mon avenir, j'ai redoublé de courage et d'espoir, ne pensant qu'à remplir son intention, qui est de me voir étudier avec ardeur, afin de me rendre digne de son sacrifice. C'est là, Monsieur le Préfet, ma pensée de tous les jours, de toutes les heures, et dans mon impatience, je voudrais à l'instant avoir les plus grands succès pour vous prouver combien je vous suis reconnaissant ; mais, malgré tout mon enthousiasme et mon courage, je ne marche que péniblement et avec lenteur. Soyez assuré cependant, Monsieur le Préfet, de ma persévérance et de l'espoir que j'ai de vous apporter, chaque année, l'expression de mes efforts, jointe au contentement de mon maître.

Je suis avec respect, Monsieur le Préfet, votre très humble serviteur,

Paul Baudry,

Elève de M. Drolling.

II. — Au même.

Paris, le 27 septembre 1847.

Monsieur le Préfet,

Je suis bien heureux de pouvoir vous apprendre que j'ai réussi dans le dernier concours au delà de toutes mes espérances : j'ai obtenu le second grand prix. Vous l'avez probablement su par les journaux, qui m'ont fait l'honneur de s'occuper en passant de ma petite œuvre.

En vous quittant, ce n'est pas sans un certain sentiment de crainte que je promis de vous écrire : j'étais loin de m'attendre à un bonheur si complet. Peut-être que j'ai dû mon succès dans le public à cette singulière rencontre du mot *Vendée*. Dans une école d'art, on n'est pas habitué à l'y voir et mon plus grand bonheur est de l'y avoir porté. Quoique la loi m'exempte de la conscription, il est du devoir d'un homme de cœur de ne pas rester inutile. L'avenir est déjà pour moi moins sombre et moins triste. Grâce à vous et à d'autres personnes, à qui j'en aurai une reconnaissance éternelle, tous mes efforts tendent à le prouver et je suis heureux de leur en avoir donné une marque digne d'eux.

Je sens que j'ai maintenant fait un grand pas, mais ce n'est que le premier; je ne croirai avoir rempli mes obligations qu'en obtenant le premier grand prix. Je me suis remis lundi dernier à poursuivre mon but, et si je ne fais pas comme le lièvre de ce bon La Fontaine, espérons que j'arriverai comme la tortue ; c'est mon seul désir.

Je suis avec respect, Monsieur le Préfet, votre dévoué et affectionné serviteur.

III. — Au même.

Rome, le 23 décembre 1851.

Mon cher Monsieur Gauja,

Je sais que je tombe mal en ce moment à vous demander

des nouvelles, votre position vous crée d'autres préoccupations ; vous pouvez vous figurer avec quelle anxiété j'ai lu les nouvelles de France, et surtout ce qui se passait dans votre département. Oserai-je cependant, en m'appuyant sur les sentiments que j'ai pour vous, vous demander de m'écrire quelques mots sur ce qui vous touche. J'ai tremblé à la nouvelle de cette guerre civile pour tous les amis que j'ai en France. Et ces seuls détails que j'ai reçus me sont arrivés par le journal ; ils n'étaient pas de nature à me rassurer, et sans les quelques faits certains que nous avons sus par le général et l'ambassadeur, j'en serais encore à penser que la France est à feu et à sang. Par je ne sais quel maudit hasard, personne ne m'a écrit de Paris, et je me demande si ceux que j'y aime sont encore vivants. Pour vous, mon cher Monsieur Gauja, dites-moi, de grâce, ce qui s'est passé autour de vous et si je puis me rassurer sur le sort de la Vendée.

J'arrive mal à propos, je le sais, mais un seul mot est si vite écrit ! Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma première lettre ? Ceci est bien mal, vous m'avez tourmenté plus que je ne saurais le dire, et mille fois, la pensée m'est venue que vous ne me pardonniez pas ma négligence, si négligence il y a eu (ce que je pencherais assez à croire, vous m'en avez assez puni par votre long silence.)

Puis-je vous parler grec et romain, lorsque notre histoire actuelle, notre histoire française, s'écrit encore peut-être aujourd'hui à coups de canon ? Je tomberais bien à vous chanter le bleu ciel de l'Italie et autres fadeurs, lorsque vous êtes en face d'aussi sévères et tristes choses.

Rien ne trouble la tranquillité du bel endroit d'où je vous écris ; les jardins d'Armide sont des jardins potagers et son palais une guinguette à côté des jardins et de la Villa Médicis. De plus (je suis très bref dans mes descriptions), de plus, rien n'est beau et calme comme ces lignes bleues des montagnes de la Sabine qui encadrent ma fenêtre ; aucun cri, aucun tu-

multe ne franchit ce magnifique amphithéâtre de la campagne romaine. Eh bien ! au milieu de cette placidité, comme disent les romantiques, de cette tranquillité, en meilleur français, mon esprit s'inquiète et s'agite dans sa cage et trouble mes études. Toute ma vie est en France et j'ai le cœur tendu vers tout ce qui vient de là.

Ne pourriez-vous pas, mon cher Monsieur Gauja, contribuer à calmer cette agitation ? Une toute petite lettre — c'est peu pour vous — fera peut-être une guérison miraculeuse et me rendra la confiance que je n'ai rien perdu de votre amitié. Vous êtes cause que je ne vous écris point une lettre plus longue : la crainte d'être importun brise et arrête mes bavardages.

Je vous embrasse avec toute l'affection que vous me connaissez, et je vous souhaite, suivant l'usage du vieux temps, toutes sortes de félicités.

Maintenant que j'ai accompli ce devoir de politesse, je me souhaite à mon tour l'arrivée d'une lettre de Nantes, qui me donne des nouvelles de votre famille, que je chéris, croyez-le bien, à l'égal de la mienne.

Agréez, mon cher Monsieur Gauja, mes vœux de reconnaissance et de respect.

Villa Médicis.

IV. — Au même.

Rome, le 9 mars 1852.

Mon cher Monsieur Gauja,

Depuis que je vous ai quitté, je n'en ai pas moins été avec vous ; les affectueux souvenirs bravent le temps et les distances, et cette pensée, que je sais nous être commune, excuse notre boiteuse correspondance. Je voudrais pourtant la mettre sur ses deux bons pieds et la faire marcher, alerte et vive ; mais le moyen, je vous prie, de venir vous distraire de vos sérieuses affaires et de faire adroitement tomber mes lettres sur une

table verte où s'expédient et se signent des choses qui ne rient jamais, sur cette table verte où vous mettez toujours le même mot sur cent mille feuilles diverses, votre nom, qui leur donne le mouvement et la vie et qui commande à toute l'Armorique? Ce fastidieux supplice doit vous rappeler tous les jours le travail des Danaïdes, et je crois que le Dante, le bilieux poète, n'en eût pas imaginé de plus cruel pour le cercle des préfets dans le purgatoire, en supposant qu'ils soient dans le purgatoire ; j'ai la politesse d'en douter.

Mais vous m'avez dit : « Ecrivez-moi toujours et ne tenez pas compte de mon silence. » Voilà une invitation qui doit chasser toutes mes craintes ; mais regardez l'influence de cette sobriété épistolaire : moi, qui vous aime et ne vous oublie pas, je perds un temps infini entre chacune de ces phrases pour chercher et choisir, parmi les mille choses qui m'entourent, ce que je dois vous dire et à quoi vous pouvez vous intéresser. Ce n'est point stérilité, c'est abondance, et pour que ce préambule ne soit pas plus long que la pièce, chose fort importante, je commence et je dis : Béni soit celui qui nous a délivrés de la politique et de ses grinçantes discussions. Maintenant enfin, on ne parle plus en se montrant les dents. Il vaut certainement mieux se prendre la main que les cheveux, et cette dernière manie semblait s'être emparée de cette race fortunée qui habite, là-bas, par delà les Alpes.

Voyez mon geste et cette exclamation ! Vous allez croire là-dessus que je ne puis vivre sans la France et sans respirer l'air de la patrie ! Vous vous trompez, mon cher Monsieur, je suis un proscrit, je ne prends ni poses désolées, ni airs de saule pleureur ; je regarde à peine les nuages et les hirondelles, comme tout bon proscrit doit le faire, si on en croit les romances. Je trouve l'Italie aussi intéressante, si ce n'est plus, que la France, et tout me dit que les années que j'y passerai seront les plus brillantes, les plus radieuses de ma vie.

— Diable! vous dites-vous, je parie que vous avez une bonne

santé, une tête florissante, un ciel d'un beau bleu foncé et un éclatant soleil? — Non! je suis à moitié malade, je suis tout pâle, et il faisait, il y a deux jours, un temps tout à fait parisien, c'est-à-dire vent, pluie et boue. Mais, mon cher Monsieur, il y a ici tant d'art, tant de pensées, tant de beautés pour une tête qui les sent, que la vie se trouve toute parfumée et tout enveloppée dans ces pénétrantes et actives impressions... Voilà une phrase de coloriste, ou je ne m'y connais pas ; M. Gannal, de son vivant, n'eût pas mieux dit.

Cependant, vraiment, quand je m'écoute bien, je sens de bien vives choses pour ce petit coin de terre qui est voisin de l'Océan et qu'on appelle Vendée. Là, réellement, mon enthousiasme italien se fond comme glace, et un ou une (je ne sais si c'est mâle ou femelle) orgue de barbarie chantant dans ce moment cet air applicable à tous les départements : « J'irai revoir ma Normandie, » m'anéantirait et me ferait faire mon sac. Heureusement que l'Italie ne possède point cette affreuse mécanique!

Cela me conduit à vous parler de la musique italienne, et je vous dirai, ce qui ne vous étonnera peut-être pas, qu'on n'y en entend que de très mauvaise, et que tous les chanteurs y sont atroces; et cela, par la même raison qu'on ne mange à Amiens que de très mauvais pâtés, d'atroces saucissons à Lyon, qu'on ne boit que de la piquette en Champagne, et d'abominable lacryma-christi à Naples. Tout est à Paris, la musique italienne, les chanteurs, le champagne et le lacryma-christi, sans en excepter le macaroni et le bon goût. Que reste-t-il donc? Des fresques, de belles femmes (des Raphaëls sans cadre ; j'ai volé ceci je ne sais où), et puis les ruines. Ah! les ruines! Quelle histoire! et puis le soleil qui couvre tout.

C'est bien assez, n'est-ce pas? C'est trop, surtout le soleil, pour moi, homme de l'Ouest : il chavire un peu mon enveloppe, et, ici, je suis quelquefois malade. Le climat de Rome, il faut vous le dire, est le plus mauvais de l'Italie, et notre

villa est sur un mont redouté des Romains, pour ses fièvres et son siroco. C'est le nom d'un vent féroce qui nous vient, dit-on, d'Afrique, et qui, dans l'été, ne laisse vivre que les cigales. Quant aux malheureux pensionnaires de France, ils sont étendus sur le dos, sans idées et sans sommeil ; ce qui est la plus triste situation pour un peintre.

Je l'éviterai cette année, en allant dans la douce Florence ; je vous écrirai de là, mon cher Monsieur Gauja, et j'espère qu'à cette époque, vos occupations vous permettront de me répondre quelquefois. Je compte cependant recevoir une lettre de vous, avant de quitter Rome. Ne devant partir que vers le 18 ou 20 avril, ma lettre mettra huit jours à vous arriver, et si vous avez la bonté de m'écrire, je recevrai la vôtre dix ou douze jours après que vous l'aurez mise à la poste.

De ce que j'ai fait il faut pourtant vous dire un mot. J'envoie, cette année, à Paris, une grande figure représentant Thésée dans le labyrinthe. J'en suis sorti avec assez de peine, et cela est d'autant plus méritoire que je n'avais pas, comme mon héros, croyez-le bien, une dame complaisante pour me prêter un peloton de fil. Je n'ai aucune connaissance en Italie. Ah ! permettez ! je connais une dame cependant, Mme *** ; mais elle ne m'aime guère (je vous le dis à vous) ; elle est du caractère de ces gens qui tiennent compte, avant tout, à leurs amis de ces devoirs de cérémonie que j'enjambe quelquefois. Une visite négligée paraît lui être plus à cœur qu'une sincère affection ; je suis négligent, mais j'aime bien, et bien sûrement. De ces deux choses, je sais ce que vous préférez, vous, mon cher Monsieur Gauja ; j'abuse aussi peut-être un peu de cette disposition de votre cœur, qui est plein de pardons pour moi. Mais je sais aussi quel enfant terrible je fais. Adieu, je vous embrasse.

P. B.

Je reprends cette grande feuille pour vous dire toutes les sincères affections et les respectueux souvenirs que je garde

de votre bonne et gracieuse famille ; présentez, je vous prie, mes hommages respectueux à Mme Gauja.

P.-S. — J'ai oublié de vous parler d'une affaire qui m'intéresse vivement et pour laquelle je voudrais bien vite une solution ; voici le fait : le Conseil général, sous l'influence des amis que j'ai laissés là-bas (et je vous y compte pour beaucoup), m'a voté une somme de mille francs, à la condition que la Ville me donnerait une autre subvention ; jusque-là, c'est parfait ! J'ai réellement besoin d'argent pour me rendre mon séjour en Italie profitable ; avec les 75 francs que je reçois tous les mois de l'Etat, il m'est impossible de joindre les deux bouts ; si je veux, et il le faut, voir Venise, Naples et l'Italie, ces mille francs annuels me sont indispensables ; mais voici bien une autre affaire ! Le Conseil municipal ne m'a rien voté ! Alors le vote à condition de l'autre tombe à plat, et je me fais ce petit raisonnement : Le Conseil général, animé de très bonnes intentions, veut encore m'en faire sentir de plus grands bénéfices, en produisant ce vote conditionnel (qui a toujours été le même, si vous vous rappelez, quand j'étais en France), mais, la Ville refusant, est-ce une raison pour tout m'enlever ? Le refus de l'un détruit la bonne volonté de l'autre, et je me trouve entre l'enclume et le marteau. Est-ce logique ? Je vous fatigue encore de mes doléances, mon cher Monsieur Gauja, mais ma misère me force à vous demander votre intervention ; vous connaissez M. ***. Dites-lui un mot et les raisons que je viens d'écrire, si vous le jugez convenable. Je suis ici logé comme un prince (je parle du palais, car le logement est tout à fait arcadien ; c'est l'âge d'or dans sa nudité antique), nourri comme un cardinal, mais j'ai des trous à mon chapeau et mes poches perpétuellement plates ; entre la sécheresse et l'embonpoint, il y a un milieu où est la santé et l'*allegria*.

2° Maintenant, un autre oubli, qui me fait faire cent *mea culpa* tous les jours : une commission de M. le docteur Gély qui m'a fait faire une infinité de visites aux antiquailles et aux

sommités savantes de l'antiquaillerie romaine. La statue sur laquelle M. Gély me demandait des renseignements, est tellement cachée au public, que, malgré mes demandes au général, au directeur de l'Académie et à M. Visconti, le célèbre antiquaire, je n'ai rien pu découvrir. M. Visconti m'a donné un jour à feuilleter dans son cabinet l'ouvrage de Vinkelmann (*Antickita inedite*) ; j'y ai trouvé de grossières gravures de musiciens grotesques avec l'ornement en question, mais rien n'indique, comme le sait M. Gély, qui connaît l'ouvrage, la forme exacte, la fermeture de cet anneau ; en outre, j'ai fait jaser mon antiquaire, j'ai épuisé tous les mais, les si et les car de l'interrogation ; il m'a dit, comme cela devait arriver, une foule de choses étrangères au sujet et m'a cité tous les textes de Martial, Juvénal, etc., que M. le docteur Gély connaît aussi bien que lui. Quant à l'objet lui-même, lorsque je l'ai poussé dans ses derniers retranchements, il m'a avoué qu'il n'en savait rien.

Je pris, lorsque je le quittai, des notes de toutes ces choses embrouillées et inutiles, et même un calque de ces grossières figures, mais cela explique si peu la chose dont s'enquiert M. Gély, que j'ai renoncé à le lui envoyer.

De tout cela voici ce qui reste : la collection Kicheri est passée en d'autres mains, celles du Père Marqui ; celui-ci ne laisse rien voir de son cabinet, du moins les choses dont nous nous occupons, et surtout aux personnes connues de M. Visconti : ils sont en pique. Celui-ci aura publié un gros volume pour prouver qu'une casserolle trouvée à Pompéï était une écumoire, contrairement au gros volume du P. Marqui, lequel soutenait que cette écumoire est une casserolle. Il n'en faut pas plus pour faire écumer deux antiquaires ; ensuite, M. Visconti dit, et je pense comme lui, que la statue ne donne aucun éclaircissement, parce que, comme M. Gély peut s'en douter, l'anneau est de la même matière que la statue, et le sculpteur n'a fait que l'image de l'objet et non l'objet lui-même, de même que, dans les statues de bronze ornées de colliers, de

bracelets et de pendants d'oreilles, ce n'est pas le bijou réel qui y est attaché, mais bien le portrait de cet objet.

Il n'est qu'une dernière ressource, et encore est-elle bien problématique : M. Visconti m'a dit que le musée de Naples possède une multitude de choses dont on n'a jamais pu bien dire l'origine et l'usage. Il y a, dit-il, jusqu'à un forceps, qui ressemble exactement aux prétendues inventions modernes. En résumé, son opinion personnelle est celle-ci : « Que ces anneaux se fermaient par la force élastique de leurs branches, absolument comme les boucles d'oreilles des femmes, et qu'un effort adroit suffisait pour l'enlever. » Quand j'irai à Naples, je chercherai, si M. Gély le désire ; je lui demande mille pardons de l'avoir fait tant attendre pour lui envoyer d'aussi inutiles et diffus renseignements et le prie de croire que leur insignifiance est le seul motif de ce long retard.

Présentez-lui, je vous prie, mes civilités empressées.

Voilà un effrayant post-scriptum, que je vais encore embarrasser d'un nouveau chapitre. J'ai gardé un souvenir très affectueux et bien sincère de l'amabilité et de la bienveillance de Mme Champy. Dites-le lui bien, mon cher Monsieur Gauja, — je vous prie et supplie de ne pas l'oublier, — puisque je ne la connais point assez pour lui envoyer de mes griffonnages.

Dites-lui aussi que son souvenir ne me quitte point en Italie, et que c'est un des plus chers et des plus caressés. Je dois lui faire un petit tableau, qu'elle a eu la bonté de me commander, mais c'est le diable à quitter, ma peinture d'histoire, pour entrer dans le genre. Quand il me viendra un gentil sujet, je m'y mettrai. — Adieu encore.

Paul Baudry.

Si vous voyez les Merson, ayez la bonté de leur dire mes amitiés.

V. — A M. Gustave Marquerie [1].

Rome, 24 avril 1852.

Mon vieux Gustave,

Je suis bien en retard avec toi, c'est vrai, je l'avoue, et, malgré cette conviction, j'éprouve quelque peine à prendre une plume et noircir à ton intention ce papier. Vois cette encre barboteuse, et ses épaisses traces : elle t'est un témoin de ma négligence et de l'abandon où je t'ai laissé ce mois dernier. « Et pourquoi, me diras-tu, cette paresse ? Elle ne peut être pour moi qu'une preuve de tes oublis, et de tes affadissements d'amitié, et de ton ingratitude. » Holà, hé, je t'interdis formellement ces difformes idées et je t'ordonne de par moi de ne jamais me mesurer au nombre de mes lettres. Que je préférerais te faire une visite dans cette rue à la Pétrone [2], toute resplendissante de joies païennes, où, toi, mon vertueux Socrate, tu vis incorruptible, comme qui dirait une salamandre dans du feu. Je suis très gai, ce matin, et vraiment je n'en vois pas la raison [3] ; j'ai une plume fourbue, de l'encre atroce, et ni papier ni tabac pour rouler une cigarette ; et puis, quand j'y pense, que c'est triste de te faire cette conversation sans idées, du bout de la langue et du cœur, ce dialogue d'amitié où le mot est presque inutile, quand il y a le rire et l'accent ! Que c'est triste de t'écrire ainsi, lorsque je sais que tu es à quelques cents lieues de moi et que je ne recevrai l'écho de ces enfantillages

1. Dans les lettres qui lui sont adressées, M. Gustave Marquerie a bien voulu éclaircir par des notes les passages qui, sans cela, auraient pu être obscurs.

2. J'habitais alors rue Sainte-Anne, 17, dans cette portion de maisons qui ont été démolies pour le percement de l'avenue de l'Opéra.

3. La raison s'en manifestera clairement au dernier paragraphe de cette lettre.

que dans bien longtemps ! Oui, parlons, puisqu'il le faut, sérieusement et sèchement, et lançons-nous dans le style soutenu pour te disséquer mes occupations et ma vie de ces mois derniers. Adieu, conversation, petits points, parenthèses ! il nous faut de la haute prose pour raconter la peinture d'histoire.

C'en est fait ! il est... fait, mon Thésée ; il s'avance resplendissant dans ses ténèbres ; sa tête est fière, expressive, son bras est mal fait, ses rotules sont endommagées ; il lui manque du mollet ; il lui manque ce je ne sais quoi qui fait un demi-dieu. Je le sais ; mais, enfin, peut-être est-ce un homme ? Je suis content de ses débuts dans le monde ; mais c'est Paris ! Paris qui juge, qui a l'esprit, l'instinct, le goût ; c'est lui qui donnera le coup de pied ou l'accolade. Toi qui es dans le sein de ce grand pays, tu me diras, tout vert, tout dur, ce qu'il faut que je sache ; je compte là-dessus ; un éloge ou un blâme me sont tout un : ils me donneront tous les deux de l'ardeur.

J'ai fait aussi un dessin d'après Raphaël, dans le palais de la Farnésine. Tu verras un pâle reflet des beautés du maître, mais enfin tu pourras comprendre un peu la divinité de ce dessin, de ces formes. Quelle composition ! quel souffle ! C'est cette célèbre fresque de Mercure emportant Psyché dans les airs. J'ai encore un dessin d'après l'antique, et puis je prends ma volée pour Florence ; car tu t'es trompé en croyant que j'allais à Naples et en Sicile. C'est M** le *fauteur* de la nouvelle, je le sais, parce que je lui ai écrit, à propos du voyage qu'il compte faire, qu'il pouvait venir à Rome, sans crainte ni des brigands ni des escopettes ; que tout cela désormais n'existe plus qu'à l'Opéra-Comique, et qu'il pouvait aller à Naples avec Lecointe et Boulanger qui y vont, ou à Florence avec moi. Je vais donc à Florence et, de plus, à Venise.

Une riche nouvelle, ruisselante et chatoyante, comme le diraient ces beaux faiseurs de style, tremble au bout de ma plume et cherche depuis longtemps une issue pour jaillir. La voilà : mon pays vient de me donner 1,300 francs pour cette année,

avec l'espérance de la continuation pour l'année prochaine. Quelle joie, mon cher ami! tu juges! je pourrai voyager à l'aise et aller cette année à Venise! Lorsque nous ne recevons que notre pension, cela est presque impossible. Après cette éclatante et riche confidence, en voici une autre, triste, mais qui le sera moins maintenant qu'elle est passée et finie: j'ai été malade, ces quinze derniers jours; enfin, grâce à Dieu, c'est fini.

Adieu, ne tiens pas compte de mes négligences et écris-moi; mes amitiés à tes bons parents. Es-tu reçu à l'Exposition? Parle-m'en. B. est devenu très bon coucheur et assez gentil! Quel changement!

Adieu.

VI. — Au même.

Sienne, 26 juillet 1852.

Mon bon vieux Gustave,

Chut à tes colères! Chut, chut à tes reproches! Je ne t'ai pas oublié, je ne t'oublierai pas; nous pensons souvent, je suis sûr, l'un à l'autre, et ne m'en veux donc pas de la rareté de mes nouvelles. Ne t'est-il point arrivé, à toi aussi, de ces négligences de plume, de ces combats de paresse de l'amitié? Non, j'oublie que tu n'as jamais quitté ton Paris, que tu ne t'es jamais trouvé seul, abandonné, comme je le suis depuis dix ans. Tu ne sais donc pas comment il arrive que l'on oublie que le papier et l'encre sont inventés, qu'on est des mois entiers sans avoir la fantaisie de voir un encrier, et qu'un beau jour, un accès vous empoigne et qu'on écrit depuis le matin jusqu'au soir? J'ai mon accès, et dans tous les amis et les devoirs que j'avais négligés, je commence presque par toi.

Tu ne m'as point écrit si tu es en loge ; je n'ai vu aucun journal, et je suis dans la plus grande ignorance de tes faits et gestes. Je te parlerai alors de moi ; ce n'est pas poli, mais tu es si curieux, que tu me pardonneras cette outrecuidance. Il me faut remonter loin pour aller jusqu'à la dernière lettre que je t'ai écrite, et, depuis, j'ai bien couru, bien battu les grands chemins ; je ne suis pas encore au bout, et j'irai traîner mes guêtres jusqu'à Venise, en passant par Ravenne, Bologne, Parme, Mantoue, Padoue, etc., etc. Si je prenais le style de la description, je m'ennuierais à mourir sur ce papier, car j'ai tant vu, tant travaillé, tant voyagé, qu'il me faudrait une rame de papier pour te le dire, et je n'ai que ces quatre pauvres petites feuilles, que je remplirai, je te le promets, sur toutes les coutures.

Pour n'en pas perdre, je commence immédiatement par te raconter ce qui m'est arrivé ici. Je viens de Florence, où j'ai laissé mon sac, et, pour faire ce petit voyage de Pise et de Sienne, je n'ai que mon carton et ses ustensiles et les deux chemises et chaussettes indispensables. Je suis arrivé, il y a cinq jours, à l'auberge d'où je t'écris. Mon bagage n'inspirait pas une énorme considération pour ma personne, et on voulut me loger dans un taudis ; mais je dis au camérier, en le tutoyant, comme c'est l'habitude : « Donne-moi une autre chambre, et ne juge pas des gens sur l'habit : je viens de Florence ici en me promenant, et j'ai assez d'or pour acheter ta *locandaccia* » (ce qui veut dire, ta sale auberge). Mon insolence fit bon effet, et j'eus une chambre couverte de tentures et de rideaux. Le patron vint prendre les ordres de ma seigneurie, et j'arrêtai les prix de la chambre et des repas. Satisfait de mon installation, j'ouvre mon carton, j'étale mes chemises, j'allume un cigare et je porte la main sur mon gilet pour m'assurer de cet or que j'avais fait sonner en paroles, et, en réalité, je puis te dire qu'il consistait en dix pièces de cent sous. Mais voilà le beau : le gilet vide !... Cette profondeur me coupe la respiration ; je cherche pendant une heure, et je vis, après

cette triste revue, qu'il me restait... six sous dans mon porte-monnaie !... J'étais plongé dans une multitude de réflexions désagréables, lorsque le garçon, la serviette sur le bras, vient m'annoncer que ma seigneurie était servie. Que pouvais-je faire? Et qu'auriez-vous fait à ma place? comme dit Arnal, avec son nez. Je dînai, et en mangeant ce dîner d'*escroc*, je délibérai sur la ligne de conduite que j'avais à prendre : Dois-je avertir le patron que je suis un honnête artiste, qui vient de..., qui a perdu en route sa bourse, mais qui le paiera, qu'il soit tranquille, etc., etc. Je ne m'arrêtai pas longtemps à cette idée ; il est plus que probable que le compatissant hôtelier m'aurait mis à la porte, en gardant mon chapeau... et le reste. Je devais donc trancher du seigneur, tutoyer tout le monde, et faire savoir que je ne supporterais pas une observation. J'étais assez bien vêtu, tout en jaune, comme Hyacinthe dans *le Banc d'huîtres*, et je trouvai, par bonheur, une paire de gants blancs tout neufs dans mon habit ! J'écrivis immédiatement à Pise, à Florence et à Rome : à Pise, pour savoir si je n'y avais pas laissé mes 50 francs ; à Florence, pour prier mon ancienne *locandiera* de m'envoyer de l'argent, que j'avais dans mon sac ; et à Rome, au Directeur, pour lui expliquer ma situation. Voici cette belle lettre, qui n'a pas pu partir..., parce que je n'avais pas d'argent pour l'affranchir ; et ici, c'est une condition indispensable :

« Mon cher Monsieur le Directeur,

« Je vous prie de me rendre un service, ou plutôt de faire un acte de charité, car c'en est un, dont on vous tiendra compte dans le paradis des Pensionnaires. Je viens d'arriver à Sienne, j'ai dîné, j'ai même cassé une carafe, comme un jeune homme cousu d'or, etc., etc., etc.

« *P.-S.* La Providence m'a donné l'idée — je la tiens pour telle — d'acheter, avant de quitter Rome, une paire de gants

blancs. En attendant votre rapide réponse, je vais être obligé de la mettre tous les jours; j'espère avec cela tenir l'hôte à une distance respectueuse, et le fasciner sur l'état de mes poches. Jugez ce qu'une paire de gants peut durer ; mon sort y est attaché. »

Je garderai cette lettre, elle me rappellera cette histoire. Enfin, on vint à mon secours, du côté que j'y comptais le moins ; je reçus, trois jours après, une lettre de Florence ; on me disait : « Très estimé Mons. Paul, je vous envoie les sept napoléons d'argent que vous m'avez demandés. » Je pus, enfin, respirer et manger en liberté ! Tu ne saurais croire l'avant-goût que cela m'a donné de la misère. Je me suis imaginé avoir faim, assassiner, etc., etc. Je coupe tout, et j'abrège tout, et cependant voilà que j'ai rempli ma feuille. Mon pauvre Gustave, je vais t'en donner une autre; cela te coûtera peut-être un peu plus cher; mais je t'écris si rarement !

Je parcours toute la Toscane, en dessinant, peignant et aquarellant; je ne suis ici que depuis cinq jours et je repars aujourd'hui pour Pise ; car je n'ai pas reçu de réponse de là pour mon or, comme je te le disais, et, enfin, je retourne à Florence.

Sienne est une ville extrêmement curieuse, toute pleine des souvenirs, peintures, monuments du temps des républiques : il y a dans la cathédrale une certaine sacristie où s'élève, au beau milieu, sur un charmant piédestal, le groupe des trois Grâces, nues comme la main, nues comme dans un temple de Vénus : ceci n'est pas un des moindres traits du caractère italien, que cet amour des arts et de la religion, ce mélange du paganisme dans le culte chrétien qui a fait faire à Rome, sur les portes de bronze de Saint-Pierre, les sujets les plus lestes de la mythologie : Léda, Actéon, Silène, etc., etc. Je n'ai pas été le premier à l'observer, et pour la cathédrale de Sienne, cela est si frappant, que, habituellement, l'étranger dit au gar-

dien : « Comment! dans la sacristie! » Le gardien vous répond, comme tous les Siennois : « Mais, Monsieur, c'est un écrivain français qui l'a appelée la sacristie; ce n'est point la sacristie, c'est la bibliothèque. » Il faut dire la vérité, ce n'est plus une sacristie, c'est la bibliothèque, et on y voit de gros livres qui ne servent jamais, mais les f..... de ces demoiselles, à qui les sages conseillaient de sacrifier, n'en sont pas moins tournées vers l'autel. Il y a dans cette *libreria*, comme l'appellent les Italiens, des peintures de Pinturrichio et de Raphaël, de l'année 1504, du commencement de Raphaël, et il n'est pas peu curieux de voir là et de reconnaître la main qui a peint le Vatican, dix ans plus tard.

Mais que vais-je te parler peinture, à toi qui en fais tous les jours et qui en as par-dessus la tête! Marionneau est un farceur avec ses projets de voyage; il me fait lui écrire, comme si j'avais la colique, et puis... rien! Si j'avais su cela, je ne me serais pas tant pressé.

Adieu, mon vieil ami, je t'embrasse de cœur.

VII. — Au même.

Rome, 29 décembre 1852[1].

... Sais-tu, par exemple, pourquoi je ne t'ai pas écrit trois mois plus tôt ? C'est parce que, depuis mon retour, je travaille comme un gal....., un Cayennais, à deux tableaux que j'ai com-

1. Je ne vous transcris qu'un tiers de cette lettre, les deux tiers n'étant que des redites sur l'inconvénient des séparations, l'ennui d'écrire pour

mencés, un grand et un petit. Le premier a pour objet ou sujet *la Lutte de Jacob avec l'Ange* (Genèse) ; le second, qui est petit, une fable de La Fontaine : *La Fortune et l'Enfant qui dort au bord d'un puits*... Il paraît que mon vilain *Thésée* a été jugé sévèrement, quoi qu'en ait dit ton indulgente amitié. J'ai reçu le rapport écrit et manuscrit (celui-ci est plus détaillé) de l'Institut, et j'ai vu que mon *Thésée* ne lui avait pas paru assez beau garçon. Cependant, franchement, je n'ai pas trop à me plaindre de ce jugement ; il renferme de *vraies vérités*, comme dit M. Thiers, dont je ferai mon profit. Tu en jugeras toi-même. Voici ce que l'on me dit pour le bien : exécution énergique — tête expressive — mouvement senti, et, pour le mal, tout ce que tu en sais et ce que tu as entendu dire. Je me suis beaucoup ennuyé sur cette figure, et j'ai cherché, cette année, à me rendre le travail plus attrayant ; je crois que ça va mieux ; tu le verras plus tard.

Je ne te parlerai pas de ces affreuses loges où tu t'agites. Quel ennui pour moi de ne pouvoir te voir venir ici ! Mais que diable veux tu ? on peut être peintre, après tout, sans avoir reçu ce baptême, et il n'y a pas à te désoler ; je ne sais plus ce que tu fais, et c'est le plus grand inconvénient de ces correspondances à bâtons rompus, de ne savoir comment renouer toutes les anciennes causeries et relier le passé au présent.

Je t'écris ce soir, quoiqu'il soit minuit ou une heure ; mais, le courrier partant demain, je n'ai pas voulu me coucher avant de t'avoir griffonné une ou deux pages. J'ai l'omoplate horriblement fatiguée par la gigantesque palette que je tiens depuis huit heures du matin jusqu'au soir, et, de plus, en ce moment, je ressens cet agréable frisson qui vous chatouille lorsqu'on vient d'écrire une dizaine de pages et que le feu s'est éteint. Je

s'entretenir à bâtons rompus de sujets manquant d'intérêt et d'actualité. Baudry affirme, en fin de compte, qu'à défaut de lettre, l'amitié veille toujours.

ne t'ai écrit que pour te donner signe de vie et t'embrasser mille fois (au figuré, malheureusement).

P.-S. — Tu recevras, en même temps que celle-ci, une lettre de ce vieux Marionneau, qui bavardera pour moi, j'espère.

Adieu, cher Gustave.

VIII. — Au même.

Naples, le 6 juin 1853.

Mon vieux Gustave,

J'ai un déficit tellement considérable dans ma correspondance, que j'en suis à me demander si je ne déposerai pas mon bilan. Pour un homme comme moi, privé depuis tantôt trois mois de toute espèce de nouvelles, il n'y a qu'une ressource : renverser son encrier, jeter son papier par la fenêtre et « renoncer *à sa patrie* »; c'est le remède héroïque.

Ta lettre, ta gentille lettre, me tire de l'abîme. Je vais écrire aujourd'hui jusqu'à ce que les bras m'en tombent, et en commençant par toi, qui as produit ce revirement miraculeux. « Renoncer à sa patrie! J'aimerais mieux perdre le jour. » N'est-ce pas du *Masaniello*? Ne m'as-tu pas chanté cela cent fois ?

J'ai pensé à toi, en passant sur la place du Marché, où Masaniello chantait cet air, selon Caraffa, et, hélas! j'ai pu me convaincre que les pêcheurs napolitains n'existent qu'à Paris, à l'Opéra-Comique ; ici, il n'y a que d'ignobles gueux, presque nus, sans beauté et sans poésie. C'est encore les rues de Paris que je retrouve ; c'est le même bruit, la même gadoue; plus, toute la saleté, la puanteur des petites rues où le sergent de ville est inconnu. Ajoute à cela que le temps est affreux, que

les beautés naturelles du pays disparaissent chaque matin sous des nuages parisiens, que le Vésuve cache sa tête sous un bonnet... de ces nuages de coton, que des bateaux à vapeur salissent de leurs noires vapeurs tout ce que l'on regarde, et tu auras une idée de mes désillusions mélancoliques.

De plus, il faut te dire que je ne suis pas très bien portant en ce moment, et peut-être que cela ajoute bien un peu à ma mauvaise humeur. A Terracine, j'ai été pris de violents maux d'estomac, que j'ai attribués à la mauvaise pitance que nous y avions prise, et j'y ai *renardé* comme un héros d'Homère. Ce sont mes deux compagnons, Gumery et Thomas [1], qui, réveillés par mes foudres, ont fait cette assimilation; c'étaient des bruits de caverne, des rugissements, comparables à ceux de Polyphème. Je me suis prouvé que j'avais un bon creux, mais, malgré cet éloge pour mon thorax, je n'en ai pas moins vu tout couleur de bile, le reste de notre voyage. Nous avons traversé le pays le plus superbe et dans les carrioles les plus hétéroclites de l'Italie. C'eût été très drôle et très amusant pour moi, sans ces atroces *renards*. Je suis remis maintenant, mais il pleut. Il pleut à Naples, au mois de juin ; désormais je suis habitué à toutes les surprises, et je ne m'étonnerai de rien.

Mais, maintenant, venons aux autres nouvelles. Jai lu trois fois le nom de Picou [2]; je ne pouvais croire que c'était bien celui [l'ami] de Gérôme et de Boulanger; pour moi, jeune soldat de Lutzen, conscrit de 1844, Picou avait fait la guerre ou le concours de Sept Ans, et je ne pouvais croire qu'un vétéran de son âge retournât au feu. Tant mieux! qu'il vienne ; on le dit bon garçon et facile à vivre; il sera le bienvenu pour

1. Deux pensionnaires sculpteurs, dont l'un, Gumery, est mort prématurément, d'une maladie de poitrine. Thomas est un de nos membres de l'Institut.

2. Après avoir disparu des concours de l'École pendant plusieurs années, Picou, ami et contemporain de Gérôme et de Boulanger, se présentait au concours de loges de cette année.

ceux qui savent apprécier ces dons de la nature, et j'en suis.

L'arbre sec est joli à croquer[1], et j'aurais bien voulu être avec toi, quand tu écrivais cela; comme nous aurions ri, de ce gros rire éclatant que tu me rappelais dans tes lettres!

Fais jaser Marionneau; nous nous voyons souvent, et il te racontera toute espèce d'histoires; pour le remettre au courant, voici le titre de quelques-unes que tu n'auras qu'à lui dire pour te les faire conter:

1° Divine Providence ou *divina Providenza !!!* 2° L'histoire du poste et de la force armée. 3° Soirée dansante *via Borgognona*, etc. Et, puisqu'il te parlera de moi et de mes faits et gestes, cela me dispense de t'entretenir plus longtemps de ma fastidieuse personne.

Mon tableau est parti[2], je crois; ici il a eu du succès; mais qu'en dira-t-on à Paris? Je ne sais et j'attends.

Je te remercie de m'avoir donné des nouvelles de tous les anciens camarades, Clément, Saintin, etc.; il y a une éternité que je n'ai reçu de nouvelles de Guitton.

Je t'embrasse de cœur.

IX. — A M. Gauja.

Rome, le 14 mars 1853.

Mon cher Monsieur,

Si j'osais me permettre un reproche, je vous dirais : C'est mal à vous de m'avoir oublié, moi qui vous ai dit si souvent le sentiment profond et durable que vous m'avez inspiré ; moi

1. Réunion de concurrents du concours de l'arbre, dans la rue de l'*Arbre-Sec*, pour conférer sur un jugement où ils avaient été fruits-secs!... Je ne me souviens point avoir eu le détail de ces aventures.

2. La *Lutte de Jacob avec l'Ange*, sans doute.

qui prends un intérêt si grand à tout ce qui est vous et autour de vous ! Vous m'avez laissé un an entier sans nouvelles ; j'en ai appris, à force de recherches, de bien tristes, et qui, vous n'en doutez pas, m'ont douloureusement affecté.

J'avais écrit à Merson, de Nantes, et à M. Merland, de Napoléon, pour savoir où vous étiez, et ni l'un ni l'autre n'avait pu m'en informer. J'étais donc très affligé de l'inutilité de mes efforts, lorsque, l'autre jour, en ouvrant la feuille des *Debats*, je vis votre nom ; je le vis tout à coup au milieu des mille lettres des colonnes du journal.

Vous est-il arrivé de penser à ce courant magnétique qui s'établit des yeux à de certains mots ? — C'était depuis longtemps la seule nouvelle que j'eusse de vous, et qu'elle me fit de bien ! Je vis qu'on vous aimait ailleurs et qu'on vous le témoignait publiquement. Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de Merson, qui m'apprend, enfin, votre demeure ; je lui dois mille remercîments de m'avoir mis à même de vous dire que je ne vous oublie pas et que je serais bien heureux si vous vouliez me donner des nouvelles de votre chère santé.

Je me souviens encore, cher Monsieur, de nos adieux, de votre charmante bonté ; je me souviens aussi des derniers mots de Mme Gauja : « Ne changez pas, me dit elle, soyez toujours le même. « Non, Madame, je n'ai point changé. Je vous serai toujours reconnaissant, comme vous serez toujours bonne et gracieuse. Quel malheur que l'éloignement ! et qu'une lettre est sèche pour ces vives paroles !...

Comment vous dire mes études, mes voyages, ma vie depuis un an? Il faudrait une causerie au coin de votre feu, quelques bonnes soirées, pour vous raconter ce que j'ai vu, rêvé, admiré ; je dis bien, rêvé et admiré, ces deux mots me résument à peu près. Sont-ils à plaindre ou non, les hommes dont l'esprit saisit avidement toute impression et en qui l'admiration du beau entre si hardiment et si librement, qu'elle trouble et disperse momentanément leurs propres facultés? C'est une question que

je ne saurai résoudre que dans dix ans. Mais tous ces tourments n'agitent que la tête ; dans le cœur tout est calme et constant, et c'est là que sont tous vos chers souvenirs.

Adieu, cher Monsieur ; souvenez-vous de moi et pensez à tout mon respect et à toute mon affection.

P.-S. — Je suis bien coupable envers Mme Champy, qui avait eu la bonté de me demander un petit tableau; ce tableau est à peine commencé. Le sujet est joli : c'est la fable de la Fontaine, *la Fortune et l'Enfant qui dort au bord d'un puits.* Je suis aussi content de l'esquisse; mais je voudrais faire une bonne chose. Qu'elle ne voie dans ce retard que mon respect pour son goût et le désir que j'ai de lui plaire. Ayez la bonté de me rappeler à son souvenir, et faites-lui, cher Monsieur, tous mes compliments respectueux et empressés, ainsi qu'à vos chers enfants.

X. — Au même.

Rome, le 28 avril 1853.

Cher Monsieur Gauja,

Votre lettre me remplit d'une émotion que je ne puis exprimer : ce ton fier, résigné pour vous, et, au milieu de cela, la grâce charmante avec laquelle vous m'écrivez, augmentent, si c'est possible, mon respect et mon affection pour vous.

Oui, j'étais persuadé que votre noble cœur ne pouvait douter de moi ; cette intime conviction m'a fait attendre presque *tranquillement* votre lettre ; car, vous le savez, cher Monsieur, depuis la dernière visite que je vous fis à Nantes, la reconnaissance que je vous devais s'est augmentée de toute l'ardeur de l'amitié et de l'estime qu'on ne peut vous refuser en vous con-

naissant ; les larmes me viennent aux yeux en pensant que je ne peux vous dire que de vaines paroles, et qu'il y a des hommes assez méchants pour ne pas vous aimer comme je le fais ; mais, vous me l'avez dit, et je le savais, vous êtes au milieu des vôtres ; c'est l'affection, la tendresse, la droiture qui vous entourent, et ces charmantes têtes doivent vous cacher le reste du monde.

Vous avez aussi d'autres amis ; des amis éloignés, qui parlent de vous et qui portent partout votre souvenir. J'ai dit bien souvent votre nom dans de récentes causeries ; je voyais tous les jours des personnes que vous avez reçues dernièrement à Paris. Mme Deshorties, M. Impost et ses nièces, vous reverront avant peu, probablement, et vous parleront de moi ; ils répondront aux mille questions que votre bonne amitié voudra bien leur faire sur mon compte.

Je ne trouve pas le loisir de vous parler de moi, dans cette brève lettre, pleine de l'effusion des remercîments que mon cœur vous envoie pour vos bonnes paroles. Pardonnez-moi, il faut que je dise tout, il faut que je vous dise encore combien votre cher Gaston m'est sympathique ; combien j'applaudis à sa résolution et à sa persévérance ; permettez-moi de lui dire (je suis un peu plus âgé que lui) que j'espère, pour plus tard, une liaison entre nous ; j'ai eu, moi aussi, je me le rappelle, de la résolution et de la volonté ; je ne l'ai point encore épuisée ; nous marchons tous les deux vers l'avenir. Il aura en moi, sinon un fort et puissant, du moins, un bon et sincère compagnon de route.

Je suis extrêmement content de ce que vous me dites, de la part de Mme Champy. Je dois lui en savoir d'autant plus gré, que je me souviens encore de mes excentricités de conduite envers elle ; mais elle a eu la bonté de deviner, à travers cette gaucherie et cette timidité d'enfant, une âme vive et sensible, qui adore ceux qui lui ont fait quelques caresses. C'est encore à vous, cher Monsieur, que je dois cela. Conservez-moi son

amitié et ne me négligez pas trop, cher Monsieur Gauja ; pour moi, je vous aime, vous et votre chère famille, je vous écrirai souvent, et je suis, avec tout le respect possible, votre très aimant et reconnaissant

Paul Baudry.

P.-S. — J'ai fait cet hiver un grand tableau représentant la lutte de Jacob avec l'Ange. J'ai eu ici une espèce de petit succès. Paris, ce grand juge, décidera. Ce tableau sera exposé à Paris, dans le palais des Beaux-Arts, vers le mois d'octobre. Dans quelques jours, je serai à Naples. C'est de là que je vous écrirai. Ayez la bonté, cher Monsieur, de m'adresser toujours vos lettres à la Villa Médicis ; elles m'arriveront plus sûrement.

XI. — A M. Gustave Marquerie.

Rome, le 18 novembre 1854.

Mon cher ami,

J'ai reçu ta lettre il y a deux jours ; Vigot était à côté de moi, dans mon atelier, en train de me faire l'honneur de me reproduire, et c'a été un double cri de joie, à l'arrivée de tes petites lettres. Je dois te remercier beaucoup pour moi de tout ce que tu me dis de *la Fortune*. Elle a été si rudement frappée par les vieillards de l'aréopage, qu'il était bien juste qu'elle fût un peu caressée par mes amis. Je te remercie donc mille fois de m'avoir dit tant de bien d'elle et de m'avoir appris que M. David [1], qui en vaut bien dix, était à peu près de ton avis. Cela me donne du courage et de la résolution, et je suis

1. David d'Angers.

plus que jamais décidé à leur faire pousser des cris d'oiseaux de proie. Tu n'es pas sans avoir entendu parler du rapport de l'Institut, et tu as pu juger de la modération de leurs ressentiments ; tant mieux ! O vieillards illustres, maudissez-moi, secouez la poussière de vos pieds, couvrez de cendres vos gazons vénérés ! Je ferai tous mes efforts pour *être digne* de cette colère.

Maintenant je prépare du nouveau pour l'année prochaine, mais je n'y paraîtrai qu'en petite tenue, je n'aurai qu'une copie et une esquisse. Je copie une fresque de Raphaël [1] qu'on ne connaît pas, je crois, à Paris. Ce sont trois figures allégoriques et cinq bambins occupés à la Raphaël, c'est-à-dire à être gracieux dans toutes sortes d'attitudes. Cela s'appelle : *la Force, la Prudence, la Modération.* Il y a là dedans une largeur de style et d'exécution qui ne se rencontre ni dans *la Dispute,* ni dans *l'Ecole d'Athènes;* en un mot, un aspect nouveau de cet admirable style que vous ne connaissez guère qu'éreinté par les stupides gravures de Richomme et autres, Morghen en tête. Ce gueux a justement gravé ce que je copie en ce moment, et c'est traité !... il faut le voir ! En tout cas, je ne puis guère prétendre encore aux éloges de l'Institut pour cette année.

Il y a dans les gens qui viennent à Rome deux catégories bien distinctes : le magistrat en vacances, le riche négociant, cuirassé aux choses de l'art, l'homme de lettres, qui s'écrie : « O Michel-Ange ! O Raphaël ! » et qui dit, devant le *Moïse* de Michel-Ange : « J'ai eu peur ! ! ! ! » Ceux-là sont les bons. Le magistrat parle haut en français au gardien, qui ne le comprend pas, et lui demande *à voir* l'incendie *de Bourges*, pour l'incendie *del borgo.*

Le négociant lit son *Guide* ou le fait lire par sa fille, qui

1. Cette copie est actuellement à l'Ecole des Beaux-Arts, dans la salle Melpomène.

lui dit de temps en temps : « Page 345. — Micelange... Ah! voilà! (*Elle lit*): Papa, on dit que c'est magnifique. »

J'oubliais le commis-voyageur, qui vient voir, pour rire, les *colles* d'Athènes. Ceux-là sont encore les bons, les inoffensifs. Vient l'autre série, les lettrés, comme M. Simon le Genevois, qui appellent le *Jugement dernier* une « broche de grenouilles »; les graveurs, comme B***, qui trouvent, le lendemain de leur arrivée à Rome, que Raphaël *manque de ressort*... De quoi? De cabriolet ? — Les artistes qui admirent sur parole, sans rien analyser, et mille autres types qu'il serait trop long de t'énumérer et que je te dirais, si, au lieu de barbouiller ce papier, j'avais le bonheur d'être une petite demi-heure à causer sur notre vieux canapé !

Eh bien! mon cher Gustave, c'est à ces milliers de jugements cocasses, estropiés, que s'adressera mon travail de l'année prochaine. C'est vouloir apporter de l'eau dans un vieux tamis que de satisfaire tout ce monde. Enfin, tu peux être persuadé, cher vieux, que je ferai tout ce qu'il me sera possible, pour être content et pour satisfaire mes vrais amis.

Je suis en train de t'écrire, au coin du feu d'un de tes anciens amis de collège, chez Ginain [1]. Il est en train, lui, de nous restaurer une colonne Trajane qui doit renverser le monde. Il m'a interrompu tout à l'heure pour me prier de te le rappeler et de te dire toutes ses bonnes amitiés pour toi.

Il fait un temps atroce à Rome, depuis plusieurs jours : il pleut comme dans la Genèse, et rien n'annonce que cela soit près de finir.

Je n'ai pas vu hier ce cher Victor [2], et c'est la première fois que je suis un jour sans le voir; car il travaille chez moi, les jours de relâche au Vatican, et, le reste de la semaine, nous y travaillons ensemble. Il fait une copie de la Vierge et de

1. L'architecte.
2. Victor Vigot.

l'Enfant (de la madone de Foligno), et cela va très bien; il a fait aussi, ces jours derniers, une petite esquisse ravissante d'une réduction de mon tableau de *la Fortune*, que j'ai presque achevée pour Mme Champy, du quai Voltaire [1] (je t'en ai peut-être parlé). Quant au grand, que tu as vu [2], j'en suis, hélas ! toujours le propriétaire et je voudrais bien trouver un acquéreur. Dieu ! que cela m'irait ! et que j'aurais besoin de cela pour remettre mon navire à flot ! Je suis grandement avarié, mon cher, et, si tu trouvais par hasard un Mécénas, je t'embrasserais les rotules, comme dans les tragédies grecques.

Et nous aussi, mon vieux chauvin, nous sommes terriblement remués par les coups de canon de Sébastopol; nous sommes à l'affût de toutes les nouvelles, et il est inutile de te dire que nous avons eu un moment une fièvre de joie, à la nouvelle de cet affreux Tartare !

Je suis bien malheureux de penser que tu aurais peut-être pu décrocher, cette année, un prix quelconque pour venir me trouver; mais ce sentiment est tout d'un égoïste ; il vaut peut-être mieux pour toi rester à Paris ; ces cinq années sont terribles à passer, non pas comme artiste, car je voudrais passer ma vie à Rome, mais comme affaires d'avenir ; j'ai moi-même les frissonnements à l'épiderme, quand je songe à ce retour à Paris, où je tomberai comme un grain de sable sur le bord de la mer, où je n'ai ni famille, ni table, ni oreiller. Mais Dieu est grand ! et j'espère que tu es son prophète.

Fais mes amitiés au jeune Moché [3]! Il paraît qu'il est devenu un gaillard... Adore-t-il Courbet? Je le soupçonne de ce déver-

1. Mme Benoît-Champy habitait, rue de Beaune, l'ancienne demeure, à Paris, *du singe de Ferney*, comme dit Victor Fournel.

2. Le grand tableau de *la Fortune* devait être acheté par le gouvernement, après l'exposition de 1857, pour la galerie du Luxembourg.

3. Moyse.

gondage, le birbaccio ! Nous allons voir bientôt Maillot [1]. Je suis très heureux de le voir venir ; dis-lui cela, et prie-le aussi de venir en voiturin avec quatre ou cinq compagnons, s'il peut les trouver ; c'est la meilleure manière de voyager en Italie ; dis-lui aussi de m'écrire, pour m'annoncer le jour de son arrivée. S'il vient par la route de Florence ou quelque chemin présentable, nous irons à cheval au-devant d'eux, pour les recevoir dans la ville aussi éternelle que ma vieille amitié pour toi.

Adieu, je t'embrasse de cœur,

Paul Baudry.

Va dire à Guitton de m'écrire s'il a reçu des nouvelles de Nantes.

XII. — A M. Gauja.

Rome, le 3 mars 1855.

Mon cher Monsieur Gauja,

Voici enfin une lettre de votre jeune ami Paul Baudry, dont je ne ne vous dirai aucun mal, mais qui s'italianise terriblement et reçoit plus que personne l'influence berceuse, nonchalante et indolente du pays. Il vous donne assez rarement de ses nouvelles, parce qu'il a presque oublié le moyen de prendre une plume et l'art de s'en servir ; mais votre souvenir lui est toujours doux au cœur et profondément enraciné. Ne craignez donc rien de lui, il vous aime et vous aimera toujours.

Depuis votre dernière lettre, qui était une réponse à mon heureux calcul de commerce (peu réussi), j'ai passé mon temps à copier une immense fresque de Raphaël (c'est mon envoi obligé de cette année) ; et voyez comme j'ai le génie des utilités et des combinaisons quand je m'y mets : j'étais libre de choisir parmi les tableaux de Rome un sujet de trois figures seulement ; ce travail appartient au gouvernement, qui a l'idée

1. Celui-ci avait obtenu le prix en 1854.

paternelle de nous donner une indemnité de 125 francs pour la toile et les pinceaux ; mais je calcule si heureusement, que j'ai pris une toile de 5 mètres, où se trouvent 7 figures. J'ai passé l'hiver sur un échafaudage immense, à copier cette peinture dans un plafond, dans une salle froide et obscure où j'ai attrapé pas mal de rhumes et une très jolie grippe. Je ne parle pas des 400 francs que j'y ai dépensés et que je ne rattraperai plus. Mais Raphaël me rendra, je l'espère, avec usure le prix de toutes ces peines. C'est une affaire entre lui et son fidèle serviteur. Le public n'aime pas assez Raphaël et ne connaît pas assez ses admirables peintures pour m'en savoir gré. Dans les entretiens secrets que nous avons eus ensemble, il m'a appris le secret de sa grâce et de son style admirable ; mais j'ai eu si souvent froid sur ce grand diable d'échafaud, que Raphaël me trouvait souvent bien paresseux et bien engourdi. — Ma pensée était quelquefois bien loin de mes yeux, qui semblaient le regarder, et elle errait souvent en Vendée, dans ses sentiers familiers et regrettés, et souvent aussi elle rôdait vers le passage Sainte-Marie, qui lui est complètement inconnu, mais où elle sait qu'existent des amis qu'elle chérit.

Voilà toutes mes occupations de l'hiver, avec deux petits tableaux que je fais en vue de l'avenir : car j'ai suivi votre conseil et je suis devenu un terrible homme d'affaires. L'horizon s'éclaircit cependant de ce côté ; car, si je n'ai rien vendu, au moins, on a voulu tout m'acheter, jusqu'à ma copie, qu'un de mes originaux d'alliés avait la fantaisie de vouloir prendre, un petit tableau de 5 mètres !! J'ai tout refusé, royalement, par la bonne raison que la copie est à l'État, le tableau promis à Mme Champy, et que le plus petit n'était pas alors satisfaisant pour moi. De tout cela je n'ai pris qu'un portrait, que je tire (vieux style) d'après un référendaire de la Cour des Comptes. J'ai commencé mon référendaire hier.

Mme Benoît m'a écrit, il y a quelques jours, pour m'apprendre son retour à Paris ; je lui réponds aujourd'hui, sur son désir

de voir mon envoi de l'année dernière, qu'elle ne connaît pas encore. Si, par hasard, vous aviez la même envie, je vous donne l'adresse de Guitton, qui le possède en ce moment :

Guitton, sculpteur, rue de l'Ouest, 36.

Connaissez-vous M. et Mme Cheuvreux, de Paris, et Mme Guillemin, leur fille? Je les vois très souvent à Rome. Je les aime beaucoup et ils me le rendent, je crois. C'est Mme Cheuvreux qui voulait à toute force le tableau de Mme Champy; je le lui ai refusé trois fois, et elle a eu la gentillesse de m'en commander un autre, 1,200 à 1,500 francs. C'est une belle affaire ! Elle veut un sujet qui puisse servir de pendant à ce tableau ; mais qui sait quand je le ferai maintenant ! Mon dernier envoi, mon très sérieux travail, approche, et je n'ai presque plus aucun moment.

Savez-vous qu'une princesse Galitzin, qui m'est complètement inconnue, m'a recommandé de Saint-Pétersbourg deux dames de ses amies? N'êtes-vous pas satisfait de voir votre jeune Vendéen aussi répandu? Que dites-vous de cela ? Mais croiriez-vous aussi que je deviens presque chauvin ? Quand je rencontre des Cosaques chez ces dames, je leur montre quasi les dents.

Rien de bien nouveau à Rome, où tout est antique, même notre expédition. On parle cependant de diminuer énormément la garnison au printemps.

Vous me répondrez, n'est-ce pas, mon cher Monsieur Gauja, et vous me parlerez un peu de vous, de votre chère famille, de votre jeune Gaston, que je connaîtrai plus tard. Faites-moi aussi la grâce de présenter tous mes compliments affectueux à Mme Champy, et croyez, cher Monsieur, à toute la vivacité de mon affection pour vous.

J'ai envoyé et donné à Napoléon-Vendée le *Jacob et l'Ange*. Je n'en ai encore aucune nouvelle.

XIII. — Au même.

Rome, le 30 juin 1855.

Mon cher Monsieur Gauja,

J'ai eu grand tort de ne pas vous écrire plus tôt, car je ne sais maintenant où cette lettre vous trouvera. Je la ferai très brève, car elle se perdra peut-être, et puis vous savez, cher Monsieur, que je suis en ce moment très préoccupé de mon dernier tableau, le dernier, celui qui me fera riche ou pauvre pendant quelques années. Ce n'est pas une petite affaire que de fixer d'une manière irrévocable ces mille fantômes qui m'encombrent la tête. Tout cela ne sort pas aussi bien équipé que la Minerve du cerveau de son père, et il faut y employer souvent le marteau de Vulcain.

Je laisse cela et vous en parle fort peu, car ce sont des faits qu'il faut maintenant. Je vous remercie, cher Monsieur, de m'avoir donné des nouvelles de Gaston et de vous-même. Je souhaite bien, comme vous le pensez, et tous les jours, que vous ayez le bonheur dont vous êtes si digne.

Si cette lettre vous trouve, vous me répondrez, cher Monsieur Gauja, et vous me direz où vous êtes et quelle ville vous habitez. Si c'était à Nantes, quel bonheur j'aurais à aller vous y retrouver et passer quelques jours avec vous !

Vous savez que ces Athéniens de Nantais ont fait fi de *Jacob*, et que ce patriarche se dirige vers ma ville natale ; je l'ai donné en garde à mes compatriotes et aussi en toute propriété. Je n'en ai pas encore de nouvelles.

Mme Champy a reçu son petit tableau et m'a fait écrire qu'elle en était contente. Peut-être étiez-vous à Paris et l'avez-vous vu ? Je n'ai pas voulu envoyer l'original, celui qui a été exposé au palais des Beaux-Arts, à la grande exposition. Je n'aime pas les expositions, et puis je suis trop jeune et pas assez appuyé pour espérer avoir une place convenable pour mettre ce tableau ; on me l'aurait mis dans les corniches, où

il aurait été complètement perdu : mais *pazienza* et *coraggio*, comme on dit ici. — Il ne faut désespérer de rien.

J'ai fait aussi, puisque je vous fais mes éphémérides, les portraits (payés 500 francs) de deux jeunes gens de Paris, M. le baron Panvilliers, référendaire à la Cour des Comptes, dont vous avez peut-être connu le père ; il a épousé Mlle Henzi, fille d'un ancien consul de Naples, je crois. Et puis encore celui de M. le comte Foucher de Careil, qui est un charmant garçon et que je suis très heureux d'avoir connu.

Cela est venu bien à point, comme vous le pensez ; et le tailleur, et le marchand de couleurs, ont dévoré avec délices les deux portraits à l'huile, qui ne les ont pas encore assouvis, malheureusement ; mais j'arriverai à les combler de bienfaits.

Écrivez-moi, cher Monsieur Gauja, et je me recommande à vous pour faire tous mes compliments très affectueux à votre chère famille et à Mme Champy.

Je vous embrasse de cœur.

XIV. — A M. Gaston Gauja.

Paris, le 24 juillet 1856.

Mon cher Gauja,

Il faut pardonner à un négligent de ma sorte ce retard et cette absence de toutes nouvelles. J'oserai même vous avouer que je n'en suis guère plus embarrassé vis-à-vis de vous, tellement je suis certain de vous donner mieux que cette lettre et celles qui suivront : la sincère affection que vous m'avez inspirée, l'estime que j'ai de votre esprit, sont choses durables et bien au-dessus de ces négligences épistolaires. Vous en aurez peut-être encore à me reprocher ; mais, songez-y, je viens de tirer pour vous la vérité du fond de son puits.

Après vous avoir quitté, blotti dans mon impériale, j'ai pensé longtemps à vous et, jusqu'à Paris, la fumée de vos petits cigares m'a aidé à bâtir mes projets d'avenir. Sur cette base lé-

gère, j'ai établi deux ou trois combinaisons qui ont parfaitement réussi, et je suis déjà à la tête d'une décoration de salon pour un banquier de la chaussée d'Antin, et de quelques autres menus propos, des balivernes, que j'exécuterai d'ici le mois de janvier, et en attendant cette *Vestale,* qui doit ou me tuer ou me faire vivre.

J'ai un commencement d'installation et un bel atelier, rue des Beaux-Arts, nº 8. Voici à peu près tout ce que j'ai à vous apprendre d'intéressant et de neuf sur mon compte. Maintenant, parlons de vous et de votre chère famille. Je suis encore plein des bons souvenirs de mon passage et de mon court séjour à Nantes. Vous savez, mon cher ami, quelle affection j'ai pour votre père et comment je la lui ai exprimée, souvent ingénument, et quelquefois maladroitement, comme toutes les idées qui jaillissent du cœur. Votre excellent père ne m'en aime que plus, et j'ai été accueilli chez vous avec toute la grâce charmante et affectueuse que vous pouviez désirer pour votre ami. Quelques jours plus tard, j'ai reçu M. Gauja à Paris et, presque tous les matins, je passais une heure avec lui, l'heure de la barbe, des cigarettes et des bonnes causeries à bâtons rompus...

Mon retour à Paris a été, vous le savez déjà, attristé par la mort de cette bonne Mme Champy [1] : elle a été si excellente, si délicate pour moi ! Il ne me restera d'elle que deux ou trois charmantes lettres qu'elle m'a adressées autrefois à Rome. Huit ou dix jours avant, j'avais fait quelques démarches pour arriver jusqu'à elle, mais elle était trop souffrante et ne recevait plus. Votre père est arrivé à Paris juste au moment de sa fin. La vente de sa galerie sera bientôt faite, je pense. Votre père m'a dit, ce qui m'a fait grand plaisir, qu'il avait

1. La baronne Champy, fille de Monge, belle-mère de M. Benoît-Champy, mort président du tribunal civil de la Seine, dont le salon a été, pendant trente ou quarante ans, traversé par toutes les illustrations scientifiques et artistiques de Paris.

l'intention de prendre pour lui mon tableau de *la Fortune,* qui est une copie de celui que j'ai maintenant dans mon atelier.

Je pense bien souvent à la charmante famille du Beux [1]. C'est un de mes bons souvenirs que cette soirée passée à Aix, à côté de vous, sous les tilleuls (sont-ce des tilleuls ?) et la galerie des glaces. Oserai-je vous prier de me rappeler au souvenir de Mme du Beux et de l'assurer de mes hommages respectueux ? Quant à vous, cher ami, vous savez ce que je vous suis, un ami très affectueux et que vous conserverez... s'il vous a plu.

Tout à vous de cœur.

Bonjour à Lacour [2].

Je n'ai pas vu, à..., X. Il était en Espagne ; mais Z., que je connais à peine, m'a reçu. Je dois dire que, dans cette courte entrevue, il a été parfait. Il m'a fait des offres de services... de plume, que j'ai acceptées, moitié riant, moitié sérieusement, comme un Escobar que je suis : « L'amitié d'un feuilleton est un présent des Dieux, » ai-je dit. Il m'a dit devoir venir à Paris avec toutes ses plumes acérées. Si j'avais l'honneur d'avoir la bêtise de mon ami M. Sauzet, je dirais *à serrer*.

Adieu, c'est tout.

XV. — A. M. Gauja.

Paris, le 19 octobre 1855.

Mon cher Monsieur Gauja,

Je viens d'être frappé bien tristement par la mort de ce pauvre et excellent M. Sartoris. Vous savez quelle profonde affection nous avions l'un pour l'autre, et comment il m'avait enseigné, élevé et aimé.

1. M. du Beux était alors procureur général à Aix, et M. Gaston Gauja était attaché à son parquet.
2. Un Vendéen, professeur à l'École des Arts et Métiers d'Aix.

Vous me connaissez assez pour savoir ce que j'éprouve. Ma première pensée, au milieu de mon profond chagrin, a été de venir en aide à ses enfants, autant que je le puis dans mes faibles efforts. Abel Sartoris, son fils aîné, demande depuis longtemps à entrer dans l'administration des postes. Pourriez-vous, cher Monsieur Gauja, l'y faire entrer comme surnuméraire ? C'est le but infructueux des efforts de son père depuis six mois. Si vous réussissiez, je croirais avoir fait quelque chose pour sa chère mémoire. Si cela offre trop de difficultés, cherchez autour de vous. Vous pouvez penser avec quelle reconnaissance une position quelconque, quelque petite qu'elle soit, sera acceptée. J'étais, l'autre soir, sur le boulevard, avec Gaston et M. Renard, et je parlais de M. Sartoris, au moment même où la mort me l'enlevait.

Je pense avec une amère tristesse à tous les malheurs dont ma vie est déjà remplie, et je suis sans force contre ceux-là. Le jour où le pauvre M. Sartoris mourait, l'ordre d'acquisition de mon tableau était signé par le ministre d'État. Voilà les coups de la Fortune : elle me frappe cruellement et me tend la main !

Adieu, cher Monsieur Gauja, pensez à moi ; vous pouvez atténuer, — pardon : je suis un égoïste de vous faire entrer ainsi dans mes chagrins.

XVI. — Au même.

Mercredi, juillet 1858.

Mon cher Monsieur Gauja,

Je me trouve momentanément embarrassé dans mes petites affaires...

Je travaille beaucoup : je peins d'abord 14 tableaux pour le salon du Ministre, puis je fais les portraits de Mmes de Labédoyère et de Brigode.

J'ai terminé ma *Madeleine* et j'ai l'intention de faire deux autres tableaux pour l'exposition prochaine.

Tout cela me laisse fort peu de loisir et m'éveille souvent à quatre heures du matin. J'espère, grâce à cette belle assiduité, pouvoir prendre quatre ou cinq jours en septembre et aller vous serrer la main.

La *Madeleine* plaît à M. de Morny; mais nous ne nous sommes pas encore entendus sur la question *del denaro*.

Je vous remercie d'avoir laissé exposer la petite *Fortune:* ç'a été pour moi une heureuse satisfaction d'amour-propre de peintre, et, ce qui vaut mieux, une bonne occasion d'apprendre aux Nantais que vous m'avez ouvert la carrière, où je courrai le mieux que je pourrai.

Ne viendrez-vous pas, un de ces jours, à Paris? J'aurais bien du plaisir à vous voir!

Adieu, cher Monsieur Gauja, je vous embrasse de cœur.

XVII. — Au même.

Paris, 3 juillet 1861.

Cher ami,

Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur. J'ai voulu vous l'annoncer le premier. J'ai eu un grand succès, cette année, mais le tableau de *Charlotte Corday* ne me sera pas acheté par l'État. Waleski s'y est refusé, à cause du sujet (où diable va-t-on fourrer la politique?) J'enverrai donc ce tableau à l'exposition de Nantes, et puis après, en Angleterre, ou en Russie, ou à Anvers, où on me l'a demandé.

Les départements de l'Ouest devraient me l'acheter par souscription. Lancez donc cette idée à Nantes; cela deviendra ce que cela pourra.

J'ai eu de la gloire, mais pas un sou, et si on me donnait une vingtaine de mille francs de ce tableau, qu'un marchand vendrait quarante, je serais bien content.

J'irai vous voir bientôt à Nantes; j'attends l'accouchement

de ma sœur aînée. Je serai parrain encore une fois. Cela devient mon titre perpétuel dans la famille.

Je vous embrasse de cœur.

Veuillez me rappeler au bon souvenir de Mme Gauja et de vos enfants.

La princesse Mathilde me donne une petite croix princière. Je vais ce soir à Saint-Gratien.

XVIII. — A Mme Gauja.

Paris, 1861.

Chère Madame,

Je suis bien heureux d'avoir de vos nouvelles et je vous remercie d'avoir pris la peine de m'en donner vous-même.

Je suis bien touché de la bienveillance que les Nantais montrent pour mes ouvrages, et j'en jouis doublement, en vous reportant, à vous et à M. Gauja, tous les témoignages que j'en reçois.

Je suis, depuis mon retour, très occupé à la décoration Galliera dont je vous ai parlé, et d'ici le mois de janvier je ne prévois pas un moment de loisir.

Si la Ville de Nantes achetait pour son musée la *Charlotte* et si le roi des Belges ou quelque amateur de ce pays relevaient mes affaires qui sont, comme le sait M. Gauja mieux que personne, toujours assez médiocres, j'aurais à cette époque un moment de repos. Avant le voyage d'Italie et d'Afrique, que je ferais dans ce cas la même année, ce serait le seul moyen, puisque vous m'en demandez un, d'aller passer quelques semaines près de vous et pendant lesquelles je pourrais faire ce portrait mystérieux dont vous ne me nommez pas l'original, et que je ferais d'autant plus volontiers que je le suppose nantais et une des illustrations nantaises. J'aurais là une bonne occasion de remercier la Ville d'avoir aidé à ma fortune, à la

fortune d'un peintre qu'elle peut dire des siens, puisque vous y êtes.

Voilà le moyen, chère Madame; je prie la Providence et M. le Maire, ou plutôt que la Providence l'inspire à M. le Maire ; et c'est bien irrévérencieux, et j'ai peur qu'elle m'en punisse en ne le faisant pas réussir.

Ce à quoi elle ne changera rien, parce que c'est son décret, c'est l'affection profonde et constante que j'ai toujours pour vous, chère Madame, et pour mon bon ami M. Gauja.

Veuillez me rappeler aux bons souvenirs de vos enfants et de M. et Mme Deshorties.

XIX. — A M. Gauja.

Paris, 27 mai 1867.

Cher Monsieur Gauja,

J'ai été appelé en Vendée par un triste événement de famille : j'ai perdu mon pauvre père le 15 mai.

Je reviens à Paris ce matin. J'ai tâché de consoler les autres, ayant moi-même au fond du cœur un mortel chagrin.

J'ai vu M. Merland, qui m'a parlé de vous. Il vous conserve un affectueux souvenir, ainsi que tous ceux qui vous ont connu et qui vous aiment.

Veuillez présenter à Mme Gauja mes bien respectueux hommages, et croire à mes sentiments de sincère affection.

XX. — Au même.

Paris, 6 mai 1869.

Cher Monsieur Gauja,

Je viens d'être frappé d'un deuil cruel : ma pauvre mère est morte le 1er mai. Je sais l'affectueux intérêt que vous avez toujours eu pour nous et la part que vous prendrez à notre douleur.

Je n'ai pu voir M. et Mme Deshorties pendant leur dernier séjour à Paris. Je n'ai pas osé m'arrêter aux Rosiers dans une aussi triste circonstance. Je suis de retour à Paris ce matin, et je vais essayer de demander au travail, non l'oubli, mais un allègement à mon chagrin.

Je me recommande aux bons souvenirs de Mme Gauja, de vos enfants, et vous embrasse de cœur.

XXI. — Au même.

Paris, samedi 14 août 1869.

Cher Monsieur Gauja,

Je suis arrivé, l'autre matin, chez vous, vingt minutes après votre départ. Je suis désolé de cette série de contre-temps. J'aurais désiré si vivement vous voir!

Je vous envoie aujourd'hui une nouvelle qui m'eût fait autrefois un grand plaisir, quand mon père vivait : j'ai reçu hier la croix d'officier. Vous êtes, M. Merland et vous, les deux amis de mon enfance que cela peut intéresser maintenant.

Je suis toujours attelé à mon Opéra; la besogne s'accroît, à mesure que j'avance. Après les tableaux des voussures, ce sont maintenant les plafonds que je vais peindre, et cela sans aucune certitude de rémunération en espèces sonnantes ; il n'y a aucuns fonds votés et il est difficile de demander quelque chose de ce genre pour l'Opéra, qui n'est pas précisément en faveur.

Soyez assez bon pour me donner de vos nouvelles, de vous et de votre chère famille.

Mes amitiés à Gaston, dans votre première lettre.

Je vous embrasse,

Votre Paul Baudry.

XXII. — Au même.

Rome, 27 mai 1870.

Cher Monsieur Gauja,

Vous aurez su avant ma lettre ma nomination à l'Institut ; mais je viens néanmoins vous annoncer moi-même la nouvelle. Je ne me suis pas présenté ; j'étais ici, non prévenu de l'époque fixée pour l'élection, lorsque j'ai reçu un télégramme qui m'apprenait ma candidature *d'office*. J'ai accepté, et me voilà dans la noble compagnie, sans avoir fait ni demande, ni démarches, ni visites.

Je suis venu à Rome pour retrouver la chère solitude nécessaire à mes travaux. J'ai été déçu dans mes espérances. J'y mène une vie agitée, inquiète; la présence inattendue d'un de mes amis malade, gravement malade, renverse tous mes projets. Je l'accompagne partout. Nous allons aller à Venise qu'il veut à toute force revoir, malgré l'avis des médecins. — Je vais à la grâce de Dieu.

Vous aurez peut-être su que mon jeune frère a eu, l'année dernière, le plus éclatant succès pour un projet d'hôtel de ville à Vienne (en Autriche). S'il n'avait été Français, il emportait d'emblée la construction de l'édifice (une dépense de 20 à 30 millions). Il vient d'obtenir la première des récompenses décernées à l'architecture au salon de 1870, pour un nouveau travail, une restauration d'ensemble du forum romain.

J'espère qu'on le fera chevalier au mois d'août. Il l'aura parfaitement mérité.

Soyez assez bon, cher Monsieur Gauja, pour m'envoyer un mot de vos nouvelles. Vous savez combien je vous suis fidèle. Je pense quelquefois, dans mes jours de vanité, à la réception si noble et si digne de vous que vous fîtes au petit Baudry et à sa mère lorsque j'allai vous exposer mon plan de cam-

pagne. C'est, aujourd'hui, le membre de l'Institut qui remercie encore Monsieur le Préfet et mon cher ami M. Gauja.

Je vous embrasse de cœur, et me recommande aux bons souvenirs de tous les vôtres.

XXIII. — Au même.

Paris, mardi, octobre 1872.

Cher Monsieur Gauja,

J'ai eu, ce matin seulement, la certitude de la perte douloureuse que vous venez de faire.

Vous avez dû penser, et il est bien inutile que je vous le dise, à la profonde douleur qu'elle m'a causée. Votre chère femme était, avec vous, ma plus chère et une de mes premières affections. J'avais eu l'intention, cet été, d'aller en Vendée vous voir, ainsi que mon pauvre ami de Rochebrune, qui vient aussi d'être cruellement frappé[1] !

J'hésite maintenant à faire ce voyage, que je lui avais promis : je suis si triste, si abattu sous le poids de toutes ces afflictions, ajouté à toutes les douleurs que nous subissons depuis deux ans, que je me sens bien impuissant à alléger les chagrins de mes plus chers amis.

Je vous embrasse, cher Monsieur Gauja, dans toute la tristesse de mon cœur, et vous prie de penser quelquefois à la bien profonde affection que je vous ai vouée.

Mes souvenirs à Mme Deshorties et à Gaston.

XXIV. — A M. Émile Grimaud.

Paris, le 20 octobre 1874.

Mon cher Grimaud,

Je regrette beaucoup votre absence (pour moi) ; car le motif est la bonne fortune de Dieu, dont je vous félicite.

1. Par la mort de Mme de Rochebrune, née du Fougeroux.

Je regrette de ne vous avoir pas rencontré, cette année, chez Rochebrune.

J'avais l'intention d'aller le revoir quelques jours, et les soins que j'ai dû donner à ma petite maison de la Roche, que j'ai meublée pour mes séjours en Vendée, m'en ont empêché.

Maintenant j'ai dû venir rapidement à Paris, pour surveiller mes peintures que l'on cloue au plafond de l'Opéra. Je crois qu'elles auront un bon maintien devant les milliers de becs de gaz qui leur sont destinés ; mais cela ne durera pas longtemps !

Je serai charmé que vous fassiez connaître à nos compatriotes ma petite notice sur Schnetz, et je ne puis qu'être flatté que vous veuilliez bien la réimprimer dans votre *Revue*[1], ainsi que vos impressions sur mes toiles de l'Opéra. Vous en trouverez la description la plus exacte :

1° Dans le *Catalogue* d'Edmond About, qui était vendu au public pendant l'exposition [2] ;

2° Puis dans le *Correspondant*, dans un article de M. Arthur Duparc ;

Puis encore dans la *Gazette des Beaux-Arts*, dans les articles de M. René Menard. (Il y en a cinq, je crois.) Après eux, Charles Blanc y a consacré un travail très bien fait, mais peut-être un peu didactique et esthétique.

Le reste, dans la presse, sont des impressions multicolores, où il n'y a rien à pêcher, sauf quelques exceptions : celui-ci voit le réalisme ; celui-là le catholicisme ; les autres, leurs coteries variées. C'est le miroir à facettes qu'on nomme l'opinion publique, mais qui ne réfléchit rien de durable et de vrai.

Veuillez agréer, cher ami Grimaud, mes cordiales amitiés.

PAUL BAUDRY,

Hôtel du Louvre.

1. C'est dans la livraison de janvier 1875 que la *Revue de Bretagne et de Vendée* a reproduit la *Notice sur la vie et les œuvres de Schnetz,* auquel Paul Baudry avait succédé comme membre de l'Institut, notice qu'il avait lue à l'Académie des Beaux-Arts, dans la séance du 22 août précédent.

2. A l'Ecole des Beaux-Arts.

Si vous avez le temps de m'écrire ou si vous voulez bien m'envoyer un numéro de votre *Revue*, adressez toujours *Nouvel Opéra, Agence des travaux.*

XXV. — A Mme Deshorties.

Décembre 1875.

Chère Madame Deshorties,

Ne lisant jamais les journaux, je n'ai su que bien tard la perte cruelle que nous avions faite [1]...

About, à qui Gaston avait écrit, ne me l'a apprise que le jour même où j'ai écrit à Gaston un mot, qu'il n'aura peut-être pas reçu, car l'adresse était imparfaite. Je tiens à vous redire encore combien je sens vivement la dure séparation, et combien je prends une vive part à votre douleur ! Je ne sais où cette lettre vous retrouvera, mais je désire que vous ne doutiez jamais des sentiments que j'ai pour votre chère famille.

Agréez, chère Madame Deshorties, l'expression de mes sentiments de respect.

Paul Baudry.

1. En la personne de M. Gauja.

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.